

## De l'importance de maîtriser son GPS

*Principe de l'incertitude de Heisenberg* : pour une particule massive donnée, on ne peut pas connaître simultanément sa position et sa vitesse. Ce principe de la mécanique quantique énoncé en 1927 a été mainte fois vérifié... Et j'y crois de façon fervente.

Aix-en-Provence, septembre 2012.

J'offre normalement peu de prise aux récits anecdotiques mettant en scène des phénomènes métaphysiques. Bien qu'il soit possible que les voies du Seigneur sont impénétrables, je ne crois pas à la réincarnation, aux voyages astraux de l'esprit hors du corps, aux médiums, au tarot, au Feng Shui, aux vertus de l'irrigation du colon, au régime Montignac ou à l'astrologie. L'infini variété des ces fariboles ahurissantes d'illogisme me sont une preuve collective qu'il ne faut en croire aucune. *L'Homo sapiens* est selon toute vraisemblance le seul animal sur terre qui peut croire que les astres se préoccupent de la couleur des sous-vêtements qu'il portera avant des sortir de chez lui, et de l'influence que ça aura sur les freins ABS de sa Toyota lorsque *Mars sera en gémeaux*. À la rigueur j'accepte que la couleur des caleçons puissent influencer favorablement (ou défavorablement) le sexe opposé. J'en prendrai pour démonstration mon voisin, obèse de son état, qui exhibe lesdits caleçons à tout vent, quoique sans le savoir; ceux-ci étant hors de son champ de vision si vous voyez ce que je veux dire. Bref, à la réaction de mon épouse, je puis

affirmer que ni la couleur, ni le tissu, ni la marque, partiellement effacée des caleçons n'attirera sa convoitise même si Neptune entrait ce jour-là dans la constellation du *taureau* ou que Jupiter quittait son orbite pour entrer en *poisson*.

Donc, je suis un sceptique. Une affirmation extraordinaire doit être appuyée par des preuves extraordinaires, comme le disait le Philosophe David Hume.

Et pourtant... et pourtant...

Le biologiste développemental *Lewis Wolpert* dans son fascinant bouquin *Six impossible things before breakfast, The evolutionary origins of belief* affirme que les croyances de l'*Homo sapiens* ont comme origine sa conceptualisation de la relation de cause à effet. Cette conceptualisation n'existe pas chez les autres animaux. Il en a découlé la fabrication des outils pour contrôler les effets en comprenant mieux les causes. Les croyances sont intimement liées à la confection des outils : les cartes du Tarot, les aiguilles d'acupuncture, le boyau d'arrosage, la coutellerie liturgique, l'almanach du peuple, le GPS ainsi de suite.

Les croyances se sont en définitive incrustées dans l'expression de notre génome depuis environ 250,000 ans. *Charles Darwin* l'a merveilleusement évoqué dans son autobiographie en parlant de la croyance en Dieu.

*«Ne sous-estimons-nous pas la probabilité que l'éducation, inculquant aux enfants la croyance en Dieu, puisse produire un effet puissant et même héréditaire sur leurs cerveaux encore*

*malléables, et que se débarrasser de la croyance en Dieu leur serait aussi difficile que, pour un singe, de se débarrasser de la peur instinctive du serpent?»*

[C. Darwin, L'autobiographie, Édition du Seuil, p.89]

Nous étions, mon beau-frère et moi, en avance d'une journée sur nos joyeux compagnons pour gravir, en vélo, le mont Ventoux en Provence. Un défi que j'avais lancé à la légère un an plus tôt pour me prouver qu'à 50 ans on peut encore s'en faire croire. Bien que la vantardise ne soit pas dans mes valeurs, j'avouerai que je souhaitais pouvoir tout de même m'en péter les bretelles devant un public sélectionné. Ceci est purement un réflexe d'auto-défense; les affres de l'âge offrant graduellement du matériel à la jeunesse insolente pour appesantir davantage le poids des années, il faut engranger les exploits et les enluminer.

Bref!

Arrivés à l'aéroport de Marseille vers 10 :00 le matin, nous prîmes possession de notre automobile de location et décidâmes d'aller à l'aventure sur les routes pour nous rendre jusqu'à Aix-en-Provence.

Je suis un homme prévoyant, quoique lamentablement et honteusement incapable de m'orienter dans l'espace tri-dimensionnel. Seul, en voyage, si je

m'écarte, à pied, de plus de 300 mètres de mon hôtel, eh bien je ne peux garantir que je reviendrai à l'hôtel sans avoir parcouru 10 Km en sens inverse. C'est ainsi. J'ai tout essayé, je ne parviens pas me repérer. Une carte n'y change rien. En fait, une carte empire les choses, et ne fait qu'attirer l'attention des passants sur mon handicap. Je peux passer des heures à rester sur place à tourner et retourner la carte dans toutes les directions pour situer les rues par rapport aux points cardinaux. Parfois, c'est moi qui tourne avec la carte. Je marche alors résolument vers une intersection et, soit il n'y a pas d'intersection soit celle-ci a été remplacée durant la nuit par une ruelle sans nom. Voilà pourquoi je mange à l'hôtel. Je peux m'aventurer sur la terrasse si elle n'est pas trop loin. Je me suis déjà égaré au musée du Louvres : je dû attendre la fermeture pour que le gardien viennent me chercher à travers les sarcophages égyptiens et m'expulse vers la sortie à mon grand soulagement.

Je ne demande jamais mon chemin non plus. Ça ne donne rien d'autre que faire sombrer mon orgueil dans les ténèbres. Un exemple? C'était dans les années 80. J'arrive de Québec et on m'attend pour souper à Montréal. Je cherche depuis deux heures la rue *Hutchinson*. Tout le monde me suggère, pour simplifier les choses, de prendre l'autoroute *Métropolitaine* pour y parvenir. Je commence à 14:00 ma recherche. Lorsqu'à 17:30, sur *Decarie Ouest*, j'en suis à mon cinquantième passage à la sortie *St-Laurent* sans parvenir à autre chose que de revenir sur *Métropolitaine Est* et que ma pression est à 220/110, je prends une

sortie au hasard et me retrouve à l'hippodrome *Blue Bonnets*. Je demande ma route à un gardien qui m'indique premièrement de tourner à gauche et fait suivre cette première indication d'une succession d'instructions dont je ne retiens que la dernière. Je dis finalement merci... et je tourne à droite. J'entends un hurlement et vois dans mon rétroviseur le gardien qui se désarticule pour me faire comprendre que je me suis déjà trompé et que je n'ai parcouru que 10 mètres. Je perds patience et retourne à Québec en maudissant les ingénieurs civils et les urbanistes, leurs ancêtres et tous leurs descendants.

Voilà ce qu'il en est. Avoir honte ne sert plus à rien. Il faut accepter ses limites et s'adapter. Voilà ce que mes gènes me susurrent. Je suis maintenant résilient... et plus paisible.

Donc, pour en revenir à la Provence, j'avais pris soin de télécharger la carte de la France dans mon GPS, ce qui se fit, non sans peine, deux heures avant notre départ pour l'aéroport Montréal-Trudeau.

Je fixai donc résolument mon GPS, cette merveille de précision et du génie humain, au pare-brise de l'automobile de location. Comme j'avais lu sur les GPS, je savais que cette technologie de pointe est soumise à la théorie de la relativité restreinte. Le temps s'écoule plus rapidement pour un satellite à 20,000 Km d'altitude que pour nous qui sommes contraints par la gravité. La différence temporelle est critique à ces distances. Si le GPS et les satellites ne tiennent pas

compte de la relativité restreinte, le GPS peut nous faire manquer notre cible de plusieurs mètres. Voilà une information qui pourrait sans doute, me dis-je, être utile au moment opportun.

Le voyage de Marseille à Aix-en-Provence fut une partie de plaisir. Mon émerveillement était sans aucune limite et je passai de longues minutes à ennuyer mon beau-frère avec une foule de concepts, que je ne comprenais d'ailleurs pas très bien, sur la physique quantique, le chat de *Schrödinger* et *Albert Einstein*.

Le GPS nous amena à moins de 10 cm d'un petit estaminet où, en prenant quelques bières, je discours encore sur mon enthousiasme et ma confiance en l'humanité toute entière que, après ma quatrième cervoise et le décalage horaire, j'aurais embrassée collectivement et paternellement. Je versai un pourboire outrageusement généreux à notre serveur et nous nous proposâmes de marcher dans la ville pour passer le temps avant de retourner à notre hôtel près de l'aéroport.

Je poussai mon enfièvrement jusqu'à prendre le GPS avec nous, comme troisième compagnon pour nous guider dans notre équipée pédestre.

Mon expérience m'a appris qu'on peut difficilement se passer d'un beau-frère et ce, pour différents usages. Ceci étant dit je crois qu'un beau-frère peut se passer de moi sans trop en pâtir... je peux être désespérément inutile si j'y mets l'énergie nécessaire. Le beau-frère que j'avais sous la main en Provence était fait

sur mesure pour le voyage. Divertissant, utile, grand cycliste et doué d'un grand sens des directions et de la prudence. Des qualités qui auraient sans doute sauvé *David Livingstone* de la dysenterie sur les bords du lac Bangwelo, dans l'actuelle Zambie, en 1873, s'il avait eu un beau-frère avec lui.

Au fil de notre promenade, mon beau-frère, qui travaille au ministère des transports comme urbaniste, m'entretint à son tour de la largeur des rues, de la signalisation à travers les âges, du bon usage des sens uniques, de l'histoire des chemins cloutés et du pourquoi de l'existence de cette huitième plaie d'Égypte que sont les ronds-points. Nous devisâmes avec passion sur les pavés des rues, leur forme, leur couleur et leur teneur en calcaire et silice. Nous remplîmes avec enthousiasme une carte mémoire à photographier des bornes en bordure des rues sous divers angles. Mon beau-frère fit ensuite la déclinaison linguistique de ces bornes en les appelant tour à tour *bollards* (anglicisme), bittes ou délinéateurs.

Nous prîmes quelque repos au milieu d'un terre-plein que je situai précisément sur mon GPS en zoomant et dé-zoomant pour explorer les potentialités de l'appareil. J'accablai mon beau-frère de renseignements sur la relativité restreinte qui faisait en sorte que nous pouvions nous asseoir de façon sécuritaire sur le terre-plein et non au beau milieu de la chaussée. Mon idée d'apporter un GPS, affirmai-je, était certes une étincelle de clairvoyance, ce dont convint le beau-frère, quoique du bout des lèvres.

Nous marchâmes, selon mon estimé, un bon 10 Km dans la ville, nous arrêtant ça et là pour admirer maints points de vue et attraits touristiques, photographiant pavés, bittes, portes et quelques clochards commodément disposés dans une ruelle qui sentait le soufre.

Vers 19 :00, en ayant marre de battre les pavés, nous décidâmes de rentrer à Marseille pour la nuit.

Je réinstallai le GPS, et lui demandai de nous ramener à notre point de départ.

La première chose que je constatai est que le GPS nous faisait prendre un chemin complètement différent de celui que nous avons pris pour l'aller. Je ne pouvais que m'en réjouir; nous passions maintenant par la campagne au lieu des autoroutes. Les autoroutes sont, certes, plus rapides, mais elles sont monotones. En outre, elles nous cachent le charme bucolique des villages et ne nous permettent pas d'arrêter chez l'habitant rustique pour improviser une discussion sur les couleurs et saveurs locales.

J'ai connu un homme qui se faisait un point d'honneur de ne jamais prendre les autoroutes. Les autoroutes l'indisposaient et le rendaient taciturne et somnolent. Sur une autoroute, il était impossible de lui adresser la parole, sauf en cas d'urgence. En revanche, sur une route de campagne, il se laissait aller à un



enthousiasme d'une rare exubérance, et une diarrhée verbale incessante qui nous faisait amèrement regretter de ne pas être sur l'autoroute. Cet homme, en voyage, était avide de tout connaître et tout voir dans un minimum de temps. Chaque point de vu ou piton rocheux était une escale obligée. Il lui arrivait fréquemment de donner subitement un coup de volant en nous criant de regarder à droite ou à gauche. Nous en avons pour des heures à nous remettre de la nausée ou calmer nos palpitations. Je considère aujourd'hui cet homme comme un fléau.

Donc, le GPS nous improvisait un itinéraire fascinant et bucolique qui nous ragailardi et nous insuffla une énergie nouvelle. Nous nous laissâmes aller à fredonner un air du pays, toutes fenêtres ouvertes pour humer les effluves de lavande et de fumier.

Puis, le GPS perdit le Nord... et le Sud, l'Est et l'Ouest... alouette.

Première constatation, le GPS qui était pourtant d'une précision effarante pour nous donner l'heure d'arrivée à la destination, restait outrageusement muet à ce sujet.

Bof, me dis-je, il a capté un satellite défectueux. L'important c'est qu'il nous ramène à Marseille.

Puis le GPS nous intima l'ordre de prendre tous les ronds-points à contre-sens. Ce que mon beau-frère fit pour le premier, en insistant tout de même sur le fait qu'il le faisait à son corps défendant. Je dus déployer de pénibles efforts intellectuels pour le persuader que le GPS avait certainement une excellente raison pour nous faire enfreindre la loi. Sans doute qu'après 19 :00, la chose est permise en Provence, proposé-je.

Le GPS nous commanda ensuite de tourner à droite et de couper à travers un champ de lavande. Après tout de même une hésitation je donnai raison au beau-frère pour ignorer cette directive farfelue. Nous décidâmes de continuer et faire fi du GPS.

«Recalcul en cours» nous annonça la voix du GPS. Puis, «Faites demi-tour»

Ce que nous fîmes. Pour revenir au champ de lavande que nous devions cette fois traverser en tournant à gauche. Fin de non recevoir.

«Recalcul en cours»

«Faites demi-tour»

J'émis ensuite une suggestion qui semblera au lecteur assis paisiblement dans son salon comme n'allant pas de soi. Le GPS était toujours commandé par la voix de Mme Tremblay du Lac-St-Jean, sélectionnée au Québec. C'est elle qui nous transmettait les indications du GPS avec un bel accent québécois dont il ne manquait

que les sacres et l'odeur de ragoût de pattes de cochon. Je décidai de changer ce paramètre.

«Il y a l'option de la voix d'Émilie sur le GPS. C'est une voix de France. Elle sera sans doute mieux adaptée aux routes d'ici. Voilà le problème, suggérai-je. Je suis bien incapable de l'expliquer, et je vois difficilement, pour le moment du moins, comment ça s'imbrique dans la relativité restreinte, mais nous ne connaissons pas tout sur la mécanique quantique. Prends l'exemple des fentes d'Young sur le passage des électrons, hein, eh bien c'est encore inexplicable. La dualité onde-particule est encore beurrée de mystère. Et la voix dans le GPS qu'est-ce que c'est? : une onde».

Je changeai donc pour Émilie... qui prit la relève de Paulette Tremblay. La voix suave d'Émilie nous mis en garde :

«Nous procédons à un nouveau calcul, une fois»

«Veuillez rebrousser chemin, peuchère»

Bout de cierge, lançai-je, ça n'a rien changé à l'affaire. Continuons tout droit le temps que le GPS reprenne contact avec des satellites fiables.

Le beau-frère prit l'initiative de reprendre l'autoroute. Ce qui déplut amèrement à Émilie qui nous ordonna de faire demi-tour séance tenante. Si j'avais été seul, eh bien, c'est ce que j'aurais fait et j'aurais prit la mesure des conséquences plus tard.

Je n'avais heureusement pas le volant.

Le GPS proposa ensuite de prendre une sortie. Ce que nous fîmes. Si nous avions écouté le GPS il nous aurait fallu ensuite continuer dans un petit ruisseau pas plus large qu'un cul.

Le beau-frère envoya chier le GPS, ce que je trouvai prématurément excessif.

Je ne peux encore aujourd'hui expliquer ni le pourquoi et encore moins le comment, mais nous nous retrouvâmes cinq fois sur le même tronçon d'autoroute à reprendre toujours la même sortie. La métaphysique et des atavismes de croyances absurdes commencèrent à se frayer un passage dans mes neurones que je tentais vainement de resserrer pour en interdire l'accès.

Le plus troublant fut le silence du beau-frère et le visage impassible, quoique luisant, qui le transfigura, dramatisé par la lumière blafarde du tableau de bord. Des images cauchemardesques des films *The Exorcist*, et *Twilight zone*, et *The Shining* se bousculèrent dans ma tête :

Je me rappelle qu'un désagréable frisson me parcouru du sacrum à la base de la nuque. Le beau-frère devenait de plus en plus luisant et bleuté. À un certain moment, j'eus un mouvement de sottise terreur pendant lequel je voyais la tête du beau-frère se tourner lentement vers moi, esquisser un rictus, et se lancer dans un long rire de démente en tournant à 360° dans un sinistre craquement de vertèbres.

*Recalcul en cours... Recalcul en cours... Recalcul en cours...*

*Recalcul en cours... Recalcul en cours... Recalcul en cours...*

*Recalcul en cours... Recalcul en cours... Recalcul en cours...*

*Rhaaaaaaa... Ah Ah Ah Ah Ah Ah!!!!*

Ce qui n'arriva pas...

Mon désespoir, bien réel celui-là, était triple : un, le GPS était inopérant; deux nous étions à des milliers de kilomètres de chez moi et, trois le beau-frère se révélait inutilisable et sans ressource. Un beau-frère inutilisable non seulement ne sert plus à rien, mais, en outre, il peut devenir nuisible. J'en suis la preuve vivante.

J'étais pour ma part hors d'usage. Inopérant. Aussi rassurant qu'un anchois dans une sauce *putanesca*. Et voilà tout ce drame qui n'est propre qu'à notre foutue espèce gavée d'illusions, de béquilles et d'invéraisemblances dès le berceau. Quelques jours après sa naissance, le lionceau, le porcelet, le lombric doit apprendre à se débrouiller sinon *couic!* L'*Homo erectus*, lui, pendant 3 mois hors de la matrice peut se faire dévorer par un caniche : il ne sera fonctionnel et débrouillard qu'après douze ans, dont 3 à sucer son pouce, 4 à croire au père Noël, croyance qu'il abandonnera pour passer le reste de sa vie à se convaincre qu'un barbu rasta auréolé et en soutane répondra à ses prières.

Nous étions perdus corps et âme. C'était la fin. Nous ne reverrions jamais nos familles. Le réservoir d'essence était presque à sec et nous n'avions rien à boire. Qu'avions-nous affaire à quitter le Québec bout de christ! Trop vieux pour sucer mon pouce, j'optai pour une prière discrète.

Nous immobilisâmes l'automobile le long d'une route de campagne. Émilie, cette pute, s'était tut. Il était 23 :00.

Le beau-frère eu la bonne idée d'arrêter un automobiliste pour lui demander des indications. Si je me rappelle bien il s'agissait d'un sarrasin. Il fut surpris de nous savoir égarés à moins de 3 Km de l'aéroport. J'écoutai attentivement les directives dont la déclinaison ne semblait pas avoir de fin. Un nombre ahurissant de sorties, d'entrées, de virages à gauche, puis à droite me sembla positivement incompatible avec une route de 3 Km. Le sarrasin tentait clairement de nous perdre encore plus. Mais le beau-frère qui, pathologiquement ne peut admettre que le monde est farci de va-nu-pieds écouta le chapelet de directives avec bienveillance.

Nous remontâmes dans le véhicule, le beau-frère affirma que l'affaire était dans le sac et démarra. Quinze minutes plus tard nous étions revenus au point de départ. Si l'affaire était dans le sac, le sac était plein de merde.

Nous demandâmes au moins dix fois notre chemin à des villageois, dont quelques-uns en goguette. Nous reçûmes douze indications différentes.

Je ne sais comment mais nous arrivâmes finalement à l'hôtel. Nous en fûmes complètement hébétés. J'étais toutefois à demi-rassuré. Nous avons encore six jours à faire en Provence avec un GPS dément. La perspective me sembla au-dessus de mes forces.

Je passai une partie de la soirée à étudier le GPS. J'avais même un tournevis dussé-je atteindre cette extrémité. La science pouvait-elle s'être égarée à ce point-là? Avais-je découvert une faille dans la relativité générale? Et que penser des satellites? Peut-être n'avions-nous capté que des citrons *made in Taiwan* qui s'étaient tous donnés rendez-vous au-dessus de la Provence ce soir-là? Je passai en revue plusieurs hypothèses, toutes invérifiables, la plupart complètement délirantes. J'éteignis et rallumai le GPS une bonne vingtaine de fois. Je le frappai contre le mur. Je le frottai même contre mes cheveux avec frénésie comme une balloune: peut-être était-il plein d'électricité statique? Je testai des destinations pour connaître l'heure à laquelle nous arriverions, même hypothétiquement. Échec: le GPS indiquait une heure d'arrivée qui n'aurait été valable que si j'avais été à pied. Bout de criss de cierge d'instrument stupide... je l'abreuvi d'insultes lui et cette petite salope d'Émilie qui s'y cachait.

Et, soudain, cette phrase apparue en néon rose dans ma tête: ...«comme si j'avais été à pied»...

...

Bon.

Voilà, voilà, voilà.

Ciboire...

Aux innocents les mains pleines...

Bienheureux les simples d'esprit; la terre leur appartient... et ils la réduiront en cendre.

À Aix-en-Provence, j'avais sélectionné le mode piéton pour arpenter la ville en omettant de désactiver la fonction avant de prendre la route.

Jean Barbeau